

Au bord de l'eau avec Mohed Altrad :

“Je suis hyperactif et je n'arrive pas à rester sur des transats”

Qu'est-ce que tu fais pour les vacances ? Nous, dans l'Hérault, on chill au bord de l'eau avec des personnalités le temps d'un apéro, d'un plongeon dans l'eau ou d'un château sur le sable. Dans un lieu qu'elles choisissent, elles évoquent ces parenthèses estivales passées ou à venir... Sans jamais vraiment couper de l'actualité. Aujourd'hui, c'est le milliardaire Mohed Altrad, patron du groupe de services industriel éponyme, qui s'y colle.

Propos recueillis par Théa Ollivier

Publié le 17 août 2025



Mohed Altrad sur la plage privée de l'hôtel Plage-Palace de Palavas-Les-Flots en juillet 2025. © T.O / Hérault Tribune

C'est sur la terrasse de l'hôtel de luxe cinq étoiles Plage-Palace à Palavas-les-Flots, avec vue sur mer, que Mohed Altrad nous attend. Il est déjà installé à une table, un verre d'eau pétillante à la main, un petit cigare dans l'autre. Bédouin né dans le désert syrien, l'homme de 75 ans est depuis devenu le patron du groupe éponyme qu'il a fondé en 1985 à Montpellier, spécialisé dans les services à l'industrie et qui a fait 5,4 milliards d'euros de chiffre d'affaires en 2023. Le milliardaire, 20e dans le classement des 500 fortunes de France de Challenges, profite de ce moment au bord de l'eau pour se livrer sur ses vacances en Sardaigne, sa famille, son passé et l'écriture de ses romans.

Pourquoi avez-vous choisi cet hôtel ?

Parce que vous avez souhaité un point d'eau. Par facilité aussi parce que ce n'est pas très loin, il y a une branche de voie rapide, on arrive vite. Il y a un parking et des voituriers. Et puis, c'est sympa. Lorsque j'ai des invités en tant que groupe ou perso, C'est un hôtel où je réserve des chambres ou des suites. C'est un hôtel cinq étoiles, donc je voulais bien vous traiter.

En contre bas, il y a des transats. Vous aimez mettre les pieds dans le sable ?

Je suis hyperactif et je n'arrive pas à rester sur des transats. Si par exemple je viens avec des membres de la famille, eux vont là-bas mais moi je reste ici, j'écris, je fais des calls ou des visioconférences...

Vous êtes le patron d'un groupe de près 70 000 personnes. Est-ce que ça existe pour vous les vacances ?

Quand vous dirigez un groupe comme le mien et que vous êtes habité par la performance économique de votre entreprise, vous n'avez pas vraiment de vacances. Par exemple, je vais partir en Sardaigne dans un lieu sympa. Mais je vais continuer à travailler, même si ce n'est pas tout à fait comme d'habitude car je n'ai pas toute l'infrastructure autour de moi.

Vous arrivez à lâcher prise ?

Un peu, parce que déjà, il y a un changement de lieu. C'est la deuxième fois que je vais en Sardaigne, la dernière fois c'était il y a 20 ans avec mes enfants. Cette fois-ci, j'y vais avec ma compagne. Le contexte, le lieu et l'activité seront différents. Mais je pars quand même avec mon téléphone, mon ordinateur et des dossiers. Par exemple, j'écris un livre par an sur l'économie. Donc là, c'est un gros boulot. J'ai un manuscrit que je vais compléter, lire, relire et modifier.

Qu'est-ce qu'on fait en vacances quand on est milliardaire ?

Partir, changer de contexte. Je vais jouer au tennis deux à trois fois par semaine, faire du fitness, me muscler, faire du cardio. Je vais faire un peu de bateau. Je ne suis pas un navigateur. Je vais louer un bateau et puis on va passer une journée en mer peut-être une fois ou deux, ça dépend. Et puis on va visiter pour chercher à comprendre l'histoire de la ville où l'on sera.

Et vous y allez comment en Sardaigne ?

Par un vol privé. Ce n'est pas mon propre avion mais j'ai accès à toutes sortes d'avions. Le but, c'est de ne pas perdre du temps. Par exemple, si vous allez en Sardaigne, il n'y a pas de vol direct depuis Montpellier, il faudrait passer par Marseille ou Nice. Donc ça évite de faire une escale mais aussi ça enlève du temps d'attente. Avec un vol privé, vous arrivez, vous embarquez et vous partez.



Mohed Altrad avec son verre d'eau pétillante et son cigare. © T.O / Hérault Tribune

Vous avez grandi dans le désert syrien, loin de la mer. Comment avez-vous réagi quand vous avez découvert la Méditerranée à votre arrivée en France dans les années 70 ?

J'ai découvert la mer quelques semaines, si ce n'est pas quelques mois, après mon arrivée qui était pénible : je ne comprenais rien de la langue française, je ne savais même pas qu'il y avait une mer à quelques kilomètres de Montpellier. Donc j'ai découvert ça petit à petit avec des camarades de l'université. Comme toutes choses nouvelles, ça intrigue, ça intéresse. J'ai appris ce qu'est la mer et qu'être connecté à l'océan... Et après, vous apprenez que la mer est stratégique. Pour les armées, par exemple. Mais aussi pour une entreprise comme la mienne. Parce qu'on exporte des choses. Vous avez des centaines de navires, de porte-marchandises qui partent des filières d'Altrad de tous les continents.

Après plus de 50 ans passés en France, qu'est-ce que vous évoque l'été ?

L'été, ça évoque des journées longues, le soleil, le beau temps et la liberté. Je vis plus. Vous pouvez manger tard le soir, dormir tard le soir, vous avez l'impression que votre vie s'allonge un peu. Or, c'est une illusion, ça n'existe pas. C'est ce genre de sentiment.

Si l'été était une odeur, ça serait quoi ?

À l'odeur, j'ajouterai les couleurs. Ce qui me manque, ce sont les odeurs et les couleurs de mon pays d'origine. C'est pour ça que j'aime beaucoup retourner au sud de la Turquie, notamment à Antalya, parce que ce n'est pas très loin de la frontière syrienne.

Là-bas, ce sont presque les mêmes couleurs qu'en Syrie. Pareil pour les odeurs de nourriture, c'est presque la même façon de faire la cuisine qu'en Syrie. On mange des choses comme le houmous, la kefta ou le couscous.

Donc l'été, c'est le moment où vous pensez beaucoup à votre pays d'origine ?

En permanence. Enfin, c'est en moi. Est-ce que je pense au sang qui coule dans mes veines ? Je vous dis non, je ne pense pas, mais c'est là. C'est ce genre de sentiment. Je suis arabe, je suis français, je suis devenu mondial.

Quand avez-vous découvert la notion de vacances ?

En arrivant en France. Toute mon enfance, j'étais dans le désert. Vers 15 ans je suis arrivé au lycée à Raqqa. Mais il y a la considération que le système politique accorde aux Bédouins. Vous n'avez pas les mêmes droits qu'un citoyen de Damas ou d'Alep. La notion de vacances n'existe pas. Le travail d'un Bédouin, c'est de garder les animaux, les chameaux, les brebis, les chèvres. Il n'y a pas de code de travail, il n'y a rien.

Vous venez de terminer votre 4e roman, *Le Désert en partage* sélectionné pour le prix Renaudot. Quelle place prend l'écriture pendant vos vacances ?

Elle est importante. Il y a des écrivains qui écrivent quatre heures à huit heures par jour. Moi, je ne fais pas ça parce que je n'y arrive pas. Il faut que je sois libre d'un tas de contraintes. Et pendant l'année, je n'ai pas cette liberté. Là, je peux m'organiser, parce que je n'ai pas de rendez-vous. Donc l'écriture prend plus de place pendant les vacances mais ça dépend de la personne qui est avec moi.

Cet été, vous voyagez avec votre conjointe. Mais avec qui vous rêveriez de partir en vacances ?

Pas d'hommes d'affaires. Je passe très peu de temps avec des gens qui font mon métier. Je pars parfois avec des amis, ça me fait plaisir, mais pas tous les amis, Avant, je partais avec mes cinq enfants. Et là, ils sont tous grands et ils ont leur vie. Ça fait mal parce que la rupture arrive très vite. À partir d'un certain âge, tout d'un coup, ils ne veulent plus partir avec vous. Il n'y a pas de préavis. Et là, ça fait bizarre. Vous comprenez ce qui se passe, mais vous avez du mal à l'accepter. Comprendre, ça ne veut pas dire accepter, ça fait chier, quoi. (rires) Donc mon rêve, c'est de repartir en vacances en famille. Une fois, ils ont accepté de venir à Ibiza avec moi. Le premier jour, on est restés ensemble l'après-midi puis on a dîné. Tout de suite après, ils sont partis dans les boîtes de nuit. Et naturellement, ils se réveillent en milieu d'après-midi, donc vous ne les voyez pas. Et le lendemain, ça recommence. Moi, je déteste manger seul. Je suis descendu la première matinée pour un petit déjeuner que j'ai pris tout seul et après, j'ai fait un room service pour manger dans la suite.

Est-ce que vous avez davantage de temps pour lire l'été ?

Je ne lis pas beaucoup, j'avoue, parce que je suis pris par mon travail, pris par l'écriture de mon roman. Donc, je lis très peu, un roman ou deux. Quand je lis Victor Hugo, ça me passionne. Ses personnages dans Les Misérables... C'est une encyclopédie romanesque.

Et si vous pouviez boire un apéro avec une personnalité qui est morte ou vivante, ce serait avec qui ?

Je ne bois pas d'alcool. Mais j'aimerais rencontrer un écrivain. Oui, Shakespeare, il me fascine. Victor Hugo, c'est pareil. Flaubert, aussi. J'adore l'œuvre littéraire de Gustave Flaubert. C'est un des rares écrivains français que j'ai lu avant d'arriver de Syrie. Il y avait une traduction en arabe. Je ne me rappelle plus du titre mais je me souviens de sa façon de décrire le brouillard et sa subtilité extraordinaire. J'ai lu aussi un portrait de Général de Gaulle traduit en arabe. Il y avait une photo de l'homme. Et il m'a fasciné. Il est grand à tout point de vue. D'abord, grand par la taille. Il est impressionnant. Mais il est aussi d'une culture extraordinaire. Et ce qui m'a fasciné, c'est son courage. Quand la France était occupée par les Allemands, il n'était pas général, et il a décidé d'aller vaincre les Allemands, tout seul. Puis en mai 1968, quand il y a eu la révolution des étudiants, il a fait un référendum. Et s'il ne lui était pas favorable, il avait dit qu'il partirait. Il l'a fait. Aujourd'hui, quel homme politique a ce courage ? Ça montre l'évolution des valeurs politiques. Aujourd'hui, je ne suis pas sûr que les maires réfléchissent comme ça. De Gaulle est très inspirant et il m'a fait aimer la France avant que j'y arrive.



Mohed Altrad, les pieds (presque) dans le sable. © T.O / Hérault Tribune

En 2020, vous étiez candidat pour la mairie de Montpellier. Vous pensez à vous présenter aux prochaines élections de mars 2026 ?

Je m'interroge parce que, grâce à mon entreprise, je sais que l'argent est très difficile à gagner. Donc il faut que ce soit dépensé correctement. Et je trouve qu'il y a des pistes d'amélioration. Par exemple, l'actuel président de la métropole a trouvé dans les caisses 600 millions d'euros quand il est arrivé. Il les a dépensés. Il a dépensé en plus 600 millions d'euros de plus qui vient de la poche des citoyens de Montpellier. C'est-à-dire qu'il a dépensé plus d'un milliard d'euros. Mais moi, si j'ai un milliard d'euros, je révolutionne la vie des Montpelliérains. Or, elle n'a pas été révolutionnée, il y a plus de pauvreté, plus d'insécurité, plus de pollution, plus de circulation, j'en passe. Que je sois candidat ou pas, la vie des Montpelliérains m'intéresse.

Président du club de rugby montpelliérain MHR, vous êtes en conflit avec la mairie de Montpellier concernant le stade de rugby. Est-ce qu'une trêve estivale est envisageable ?

On loue le stade dans lequel on s'entraîne, on joue des matchs et on a la partie administrative. Mais il n'est pas conforme à ce qu'il doit être. Michaël Delafosse, par la voix du délégué aux sports Christian Assaf, dit que tout ce que je lui reproche m'incombe, en tant que locataire. Et moi, je sais que ce n'est pas vrai. Que ce soit pour les fissures dans les murs ou la peinture.

Est-ce que l'idée de partir à Béziers tient toujours ?

Oui. J'ai déjeuné [le 22 juillet] avec Robert Ménard. On a discuté du projet qui consiste à faire un accord avec le club Béziers pour créer l'Union Béziers-Montpellier, l'UBM, comme Bordeaux a fusionné avec Bègles pour faire l'UBB. Pour l'instant on discute. Et si je n'ai pas les infrastructures, je vais jouer à Béziers. Mais moi, je veux rester à Montpellier.

Vous avez l'impression qu'on vous met à la porte ?

La gouvernance actuelle ne fait pas les travaux. Quand le club a été fait par Georges Frêche en 2007, on était placé premier. Désormais, le stade est classé avant-dernier sur 14. Parce qu'il est dangereux. Il y a des fils qui tombent du plafond jusqu'au sol. Il y a des rats qui se baladent dans les pièces ou dans les couloirs. Vous avez des morceaux de métal tout autour de la pelouse. Donc j'ai mis des avocats dessus pour regarder ce qu'on doit faire et ce qu'on ne doit pas faire.

Vous envisagez, un jour, partir à la retraite ?

Non. Dieu merci, j'ai une santé où je n'ai jamais été malade. Enfin si j'ai été malade comme tout le monde, la grippe ou des coups de chaud... Mais même lorsque j'ai eu le Covid, j'ai continué à travailler.